

DUKE ELLINGTON LA MÉMOIRE DANS LA PEAU

43 ans après sa sortie originale, l'autobiographie culte d'Ellington est enfin traduite en français. Alors ? Le Duke était-il aussi génial avec la plume qu'avec le clavier ou la baguette ? Éléments de réponse.

PAR BRUNO GUERMONTPREZ

Duke Ellington serait-il le duc de Saint-Simon du jazz ? Si le texte recueilli et composé par le journaliste Stanley Dance est d'une lecture très agréable (en partie grâce à une traduction fluide), le style de feu « à la diable pour l'immortalité » du mémorialiste de la fin du règne de Louis XIV n'est pas vraiment l'apanage d'Ellington. L'Américain a mis son génie ailleurs : des centaines de compositions, utilement recensées en fin d'ouvrage au rayon des appendices, et un orchestre emblématique de l'histoire de la musique du XX^e siècle. Ce qui en soi est déjà assez prodigieux.

De l'humilité avant toute chose

Organisés en huit chapitres introduits par une préface, les souvenirs du maître se clôturent sur un très intéressant épilogue sous forme de questions-réponses qui résume bien la démarche de ce fantastique créateur. Démarche caractérisée par une réelle humilité – les louanges sans restrictions accordées à ses propres compéteurs comme Fletcher Henderson ou Count Basie – et une certaine nonchalance, qu'il est parfois difficile de prendre pour argent comptant. À lire Ellington, son parcours devrait autant à la Fortune (c'est-à-dire à ses musiciens et aux aléas favorables de la vie), qu'à ses propres dispositions, certes cultivées mais procédant toujours d'une grâce

En 1941,
avec Ivie
Anderson



presque divine. On n'est pas obligé de le croire mais force est de constater que se dégage de la lecture une réelle sérénité à voir l'œuvre se constituer presque malgré son géniteur. Cette quiétude passive, confiante et si mystérieusement séduisante rappelle le Fénelon peint par Saint-Simon. Duke Ellington se révèle d'ailleurs profondément spirituel et animé d'une foi véritable qui achoppe concrètement avec l'évocation des concerts sacrés. Spiritualité vécue sans ostentation mais avec une sincérité tout à fait remarquable.

Les chats de l'intrigue

On est également frappé par le regard historique que l'Américain pose sur l'évolution de la musique de jazz. De l'arrivée à New York dans les années 20 aux grandes tournées internationales des années 60 et 70, pas une grande figure, pas un courant n'est scruté sans une véracité et un recul qui valent toujours aujourd'hui. Pour preuve, marqué par les figures tutélaires que sont Willie « The Lion » Smith, Louis Armstrong et Sidney Bechet, le fil que déroule Ellington ne souffre d'aucune rupture. Et John Coltrane, Miles Davis ou Charles Mingus arrivent naturellement dans le récit comme les continuateurs logiques de l'aventure. On goûtera ainsi avec délice les portraits miniatures de bon nombre de ses complices rassemblés à chacun des huit actes sous le latinisme *Dramatis Felidae* (pour « les chats de l'intrigue » l'argot des amateurs de jazz aimant les désigner en tant que *cats*). S'y succèdent tous les compagnons de route d'un Duke Ellington véritablement fraternel. Dans *Music is My Mistress*, vous ne trouverez ni révélation, ni sarcasme au sujet de Billy Strayhorn, Jimmie Blanton, Harry Carney ou Johnny Hodges – même si certains silences laissent penser que la vie en groupe ne fut pas toujours un long fleuve tranquille. Au contraire, le Duke passe le plus clair de ces centaines de pages à les remercier. Ce qui en dit long sur l'honnêteté d'un sage si peu concerné par sa propre légende.



LE LIVRE

DUKE ELLINGTON
Music Is My Mistress,
mémoires inédits
Traduit par Clément
Bosqué et Françoise
Jackson, avec Christian
Bonnet, président de
La Maison du Duke
(Shōbun & Cie)